

UN LIEU OÙ DIRE « MOI » AVEC VÉRITÉ

**Notes du dialogue entre Julián Carrón et Pigi Banna
à la journée de début d'année de CL-Lycée**

Milan, 7 octobre 2018

UN LIEU OU DIRE « MOI » AVEC VÉRITÉ

Notes du dialogue entre Julián Carrón et Pigi Banna
à la journée de début d'année de CL-Lycée

Milan, le 7 octobre 2018

Chants : *The Light*
The things that I see

COMMENT FAIT-ON POUR VIVRE ?

Julián Carrón

Chacun de nous peut vérifier ce qu'il a vécu cet été en observant de quelle manière il a commencé la nouvelle année scolaire : aviez-vous envie de reprendre parce que vous avez vécu quelque chose d'absolument fascinant, parce que vous avez vu quelque chose de beau (comme nous venons de le chanter), au point de désirer participer à l'aventure de la vie ? Ou avez-vous commencé encore plus fatigués qu'avant ? Ce sont des questions que vous devez tous vous poser au début d'une nouvelle année scolaire. Je me pose la même question : ai-je envie de recommencer, plus enthousiaste qu'avant, et d'affronter tous les engagements qui m'attendent ? Ou suis-je déjà fatigué ? Chacun peut voir dans la première réaction qu'il a eue, dans la manière dont il s'est surpris à commencer si, cet été, quelque chose s'est produit, s'il a vécu quelque chose qui dure, au point de lui faire reprendre la vie à l'école avec plus d'énergie, ou bien s'il a les batteries déchargées.

Pigi Banna

Le fait est que nous pouvons être enthousiastes ou fatigués dès le début, voilà pourquoi surgit l'interrogation sur la manière d'affronter tout le chemin d'une année. La question est très simple : comment fait-on pour vivre ? Je voudrais relire ce que don Giussani disait il y a plusieurs années, mais qui est encore valable pour nous aujourd'hui : « Le grand problème du monde contemporain [...] est [...] une question [...] existentielle. Ce n'est pas "Qui a raison ?", mais plutôt "Comment fait-on pour vivre ?" Le monde d'aujourd'hui est revenu au niveau de la pauvreté évangélique ; au temps de Jésus, la question était de savoir comment faire pour vivre, et non de savoir qui avait raison ; ce dernier était le problème des scribes et des pharisiens [...] ; nous devons passer d'une attitude intellectuellement critique à la passion pour ce qui caractérise l'homme aujourd'hui : le doute quant à l'existence, la peur d'exister, la fragilité de la vie, l'inconsistance de soi, la terreur

de l'impossibilité ; l'horreur de la disproportion entre soi et l'idéal. »¹ C'est la description de ce que nous portons en nous au moment de commencer l'année scolaire. Aujourd'hui, nous voudrions que tu nous aides à affronter ce chemin. Commençons par écouter un chant qui décrit l'attitude dans laquelle nous sommes souvent pour répondre aux questions que tu viens de nous poser.

*Fake Plastic Trees*²

Tu nous as demandé si, pendant l'été, nous avons vu quelque chose d'assez beau pour susciter en nous l'envie d'aller à l'école. Nous avons vu beaucoup de belles choses, mais elles finissent par passer et nous consomment ; elles nous consomment, comme le disent les paroles de cette chanson, et nous n'apprenons rien. Qu'y a-t-il donc de si beau à apprendre, même en allant à l'école ? Revenons à la question : comment fait-on pour vivre ?

UN CHEMIN POUR AFFRONTER LA VIE

Carrón

C'est une question cruciale, mes amis, parce que nous voyons tous de belles choses, nous participons à bien des initiatives merveilleuses ; la question est de savoir ce qui reste en nous de tout ce que nous vivons. Je l'ai constaté un jour, à Barcelone, où j'ai rencontré deux jeunes filles qui rendaient visite à leur enseignante dans la maison qui m'hébergeait. J'ai entamé le dialogue en leur demandant : « Quel genre de rapports avez-vous, là où vous vivez ? » L'une m'a dit qu'elle participait à un groupe paroissial, l'autre à un groupe dans son école. Ensuite, j'ai demandé : « Qu'est-ce que vous faites ? » ; elles m'ont parlé de leurs nombreuses activités, qui étaient toutes très belles. À un moment donné, je les ai interrompues : « Qu'est-ce qui reste de toutes ces activités ? À quoi vous sert tout ce que vous faites ? » Elles ont été un peu déconcertées par la question, alors j'ai repris : « Je tente de me faire comprendre par un exemple. Si vous aviez un petit frère, vous qui êtes à la fin du lycée, auriez-vous des certitudes sur les mathématiques à transmettre à un enfant de six ans ? » La réponse a été immédiate : « Bien sûr ! » « Et sur la vie, auriez-vous des certitudes à lui communiquer ? » À ce moment, leur prof est arrivée de la cuisine ; en entendant notre dialogue, elle a dit : « Vous savez ce que m'a demandé ma fille Claudia avant-hier ? "Maman, est-ce que la vie est toujours comme ça ?" Avez-vous quelque chose à lui dire ? » J'ai été surpris qu'elles aient quelque chose à communiquer avec certitude sur les mathématiques (peu ou beaucoup, mais tout de même quelque chose), tandis que sur la vie elles n'avaient rien. Je leur ai dit : « Quelle est la différence entre le chemin que vous avez parcouru en apprenant les mathématiques et celui de la vie ? Dans le domaine des mathématiques, quelqu'un vous a enseigné une méthode à travers laquelle vous avez appris à être certaines ; en effet, maintenant vous n'êtes plus comme vous étiez au début de votre parcours scolaire ; mais pour ce qui est de la vie, vous n'avez rien à communiquer parce que vous n'avez pas appris de méthode. » J'ai ainsi commencé à comprendre que nous pouvons vivre beaucoup de choses, même belles, dont il ne reste pourtant rien.

Beaucoup de circonstances que j'ai vécues me l'ont confirmé, parce que j'ai enseigné pendant des années dans un lycée de Madrid. Par exemple, le matin, les élèves remplissaient le tableau de questions ; le soir, des adultes venaient me voir. Je me souviens d'une personne qui avait beaucoup voyagé et qui avait vécu d'innombrables expériences différentes, mais qui me posait les mêmes questions que les jeunes, parce que de tout ce qu'il avait vécu, rien d'utile pour affronter la vie ne lui était resté.

¹ *Coreponsabilité*, Extraits de la discussion avec Luigi Giussani lors du Conseil International de Communion et Libération - août 1991, *Litterae Communionis-CL*, novembre 1991, p. 33.

² Radiohead, *Fake Plastic Trees* (Arbres artificiels en plastique), extrait de l'album *The Bends*, (1995) : « Un arrosoir vert en plastique / Pour une plante artificielle chinoise en caoutchouc / Sur la fausse planète Terre plastifiée / Elle l'a acheté à un homme de caoutchouc / dans une ville pleine de projets de caoutchouc / Pour se libérer de soi-même / Et cela l'use / l'use / l'use // Elle vit avec un homme détruit / Un déséquilibré en polystyrène / Qui se désagrège et ne fait que brûler / Dans le passé, il pratiquait la chirurgie esthétique / Sur les filles des années 1980 / Mais la gravité triomphe toujours, à la fin, / Et cela l'use... // Elle ressemble vraiment à quelque chose de vrai / Elle a le goût de quelque chose de vrai, / mon amour contrefait en plastique / Mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir le sentiment / Que je pourrais m'enfuir par le plafond / Si simplement je me tournais et que je courais au loin / Et cela m'use... // Si j'avais pu être celui que tu voulais / Si j'avais pu être celui que tu voulais / Tout le temps / Tout le temps » ; nous traduisons.

Si nous n'acquérons pas une méthode pour conserver quelque chose de tout ce que nous vivons, alors il arrive ce que nous avons entendu dans la chanson : tout se consume et il ne nous reste plus rien entre les mains. Depuis que j'ai connu don Giussani, j'ai découvert une méthode, c'est pourquoi je lui disais toujours : « Je te remercierai toute ma vie, parce que depuis que je t'ai rencontré tu m'as permis de parcourir un chemin humain », au long duquel tout ce qui m'arrive peut me faire grandir dans la conscience de ce qui subsiste dans la vie, de ce qui résiste aux défis de la vie, non seulement quand je fais le bon choix, mais aussi lorsque je me trompe, parce que le problème est de toujours apprendre de ce que nous vivons.

Pour cette raison, la réponse à ta question est pour moi très simple : si nous voulons apprendre comment on fait pour vivre, nous avons besoin, comme pour les mathématiques, de nous approprier une méthode qui fasse grandir de plus en plus notre certitude.

JUGER CE QUE NOUS VIVONS

Pigi

Nous voulons tous acquérir cette méthode, mais avant de te poser la question de savoir quelle est cette méthode, je voudrais que nous regardions ensemble cet enregistrement vidéo.

*Instravel - A Photogenic Mass Tourism Experience*³

Kurt Cobain écrit : « Le pire crime auquel je puisse penser serait de duper les gens en prétendant que je m'amuse encore à 100 %. Parfois, j'ai l'impression que c'est comme si je devais pointer avant de monter sur scène. J'ai essayé tout ce qui était en mon pouvoir pour l'apprécier (et je l'apprécie ; Dieu m'en soit témoin, je l'apprécie, mais cela ne suffit pas). »⁴

Comme le montre cet enregistrement vidéo, nous cherchons parfois à être originaux, mais en fin de compte nous nous comportons tous de la même manière. On n'arrive pas à comprendre comment s'approprier quelque chose que l'on vit, sans finir par se comporter comme tous les autres.

Carrón

Je vous donne un exemple, toujours concernant les mathématiques. Si votre enseignante vous donne un devoir à la maison sur un certain sujet et qu'elle vous invite à résoudre un problème, à la fin de votre exercice, êtes-vous sûrs d'avoir trouvé la bonne solution ? Non. Et si, au lieu d'essayer une seule fois, vous essayez cinq fois ? La réponse sera encore : « Non ». Et si vous essayiez deux cent mille fois ? Rien ne resterait de vos essais, car même au deux cent millièmes essai vous ne seriez pas certains d'avoir résolu votre problème. C'est ce qui m'arrivait en cours : je posais une question et le premier élève qui répondait, avec perspicacité, donnait la bonne réponse, mais j'aurais pu me moquer de lui pendant toute l'heure de cours parce qu'il ne s'était pas rendu compte que c'était la bonne, vu qu'il ne pouvait pas expliquer pourquoi.

Don Giussani nous a fait comprendre que dans la vie, comme pour un problème mathématique, nous n'atteignons rien de vrai et de certain si nous procédons uniquement par essais successifs ; comment reconnaître si vos tentatives (la première ou la deux cent millièmes) sont justes ? Il suffit que vous pensiez à la manière dont vous vous êtes comportés, des années durant, face aux problèmes de mathématiques : après votre essai, pour être sûrs d'avoir résolu correctement votre problème, vous aviez besoin d'une comparaison. Qu'est-ce qui se passait ? Le lendemain, à l'école, votre enseignante vous mettait sous les yeux la solution, si bien que vous pouviez comparer votre essai avec la réponse écrite au tableau. C'est la même chose dans la vie : si nous n'avons pas la possibilité de juger ce que nous vivons, nous n'apprenons rien ; nous pouvons faire beaucoup d'essais et répéter toujours les mêmes exercices, mais sans rien apprendre. Nous pouvons faire beaucoup de belles expériences, mais si l'on ne juge pas ce qui est vrai, ce qui est juste, à la fin, il ne reste plus rien de tout ce que l'on vit. Nous nous retrouvons les mains vides et nous nous accrochons à ce qui ne nous sert pas pour vivre. Au contraire, lorsqu'on commence à apprendre une méthode, on est de plus en plus enthousiaste et la vie devient une aventure intéressante parce que le désir et la fascination pour ce que l'on apprend ne cessent de grandir.

³ Oliver KMIA, « Instravel - A Photogenic Mass Tourism Experience » [Instravel – Une expérience photo du tourisme de masse].

Voir aussi « La monotonia di Instagram, facciamo tutti le stesse foto » [La monotonie d'Instagram, nous prenons tous les mêmes photos], *Il Foglio.it*, 2 février 2018 ;

⁴ K. Cobain, À *Boddah*, 5 avril 1994.

En cette période où tout passe à la vitesse que nous avons vue, si nous ne voulons pas devenir fous parce que rien ne reste et être déçus ou sceptiques, nous devons commencer à être attentifs à ce que nous vivons et à juger ce qui reste de tout ce que nous vivons.

LE CRITÈRE DE JUGEMENT EST EN NOUS

Pigi

J'enchaîne, parce que dans l'exemple des mathématiques, il est très facile de comprendre comment faire pour juger : on va vers sa prof et on fait l'exercice au tableau avec elle. Mais pour les questions les plus vraies de la vie, le bonheur, la tristesse, à qui nous confrontons-nous ? On demande l'avis des personnes les plus importantes ? Des personnes les plus intelligentes ? Il y a un autre extrait vidéo qui décrit comment on finit par se confronter uniquement à ce que pensent les autres.

C'est un épisode de la série *Black Mirror*,⁵ dans lequel une jeune femme ne décroche jamais les yeux de l'écran de son smartphone (lorsqu'elle fait son *jogging*, se regarde dans le miroir, prend un cappuccino au café du coin ou quand elle est au bureau devant son ordinateur), pour voir les mentions « j'aime » que reçoivent les personnes qu'elle rencontre et celles qu'elle cumule elle-même. Chacun de ses gestes dépend de l'avis des personnes qu'elle croise.

Le critère est-il donc extérieur à nous, c'est-à-dire dans ce que pensent les autres, ou est-il en nous ?

Carrón

Voilà le défi, mes amis. Qu'est-ce qui nous rend heureux ? Avec quel critère pouvons-nous juger tout ce qui nous arrive ? Imaginez que l'un de vos amis arrive un jour à l'école avec un plâtre et que tous lui demandent ce qui lui est arrivé. Si, quelques jours plus tard, il va chez le médecin et lui dit : « Écoutez, Docteur, je n'en peux plus, ce plâtre me fait vraiment mal », et que le médecin lui répond : « Ce n'est pas possible. J'ai reçu le prix Nobel du plâtre ! », croyez-vous que ce garçon rentrera chez lui en pensant : « En fait, je n'ai pas mal » ? Il répondra plutôt : « Écoutez, vous pouvez être le médecin le plus célèbre au monde, même avoir reçu le prix Nobel, et je peux être un peu stupide, mais je comprends assez pour savoir que ce plâtre me fait mal. » Et si le médecin ne l'écoute pas, il en cherchera un autre. Pourquoi ? Que nous dit cet exemple ? Que nous avons un critère en nous pour juger tout ce qui arrive dans la vie, grâce auquel nous pouvons comprendre que quelque chose est vrai lorsqu'il correspond au critère que nous avons en nous. Dans ce cas, le critère est que le plâtre ne nous fait pas mal s'il a été posé correctement. Il n'est pas nécessaire de faire des études magistrales à Harvard pour le comprendre : petits comme nous sommes, nous pouvons le comprendre.

Le critère ne dépend donc pas des autres, mais plutôt de nous. Souvent, nous pouvons suivre l'opinion des autres et ne pas être contents. D'autres fois, nous sommes surpris parce que quelque chose que nous vivons nous correspond et nous sommes contents, même si ceux qui nous entourent ne nous mettent pas la mention « j'aime ». La question est de savoir si je suis prêt à vérifier quand ce que je trouve sur mon chemin, l'expérience que je vis, correspond à ce critère que je porte en moi, quoi que les autres en disent : dans ce cas, je me rends compte que je suis heureux, que j'ai un sentiment de plénitude, je me découvre débordant d'une plénitude que toutes les autres opinions ne peuvent pas me donner. Il s'agit donc de commencer à nous servir de ce critère que nous portons en nous ; c'est un travail que nous ne pouvons pas décharger sur les autres ; il faut utiliser nous-mêmes ce critère parce que nous sommes les seuls à pouvoir comprendre ce qui lui correspond ou ne lui correspond pas, comme dans le cas du médecin.

Pigi

Il y a un message qu'une jeune fille a envoyé cet été à son professeur, qui montre comment ce critère a agi en elle. Elle écrit : « On voulait me convaincre de passer la nuit au bord de la mer avec quelques amis, entre le 10 et le 11 août, pour la nuit de la Saint-Laurent. En fait, je n'appellerais pas du tout ces gens mes "amis" : nous nous connaissons peu ou peut-être même pas du tout. C'était la soirée typique où j'aurais volontiers disparu, comme je le fais toujours. Je vous dis seulement que j'y étais, mais je n'existais pas. C'était comme si je me trouvais dans une pièce où toutes les sorties étaient fermées,

⁵ *Black Mirror* (Royaume-Uni 2011), saison 3, épisode 1 : « Chute libre » (Netflix, 21 octobre 2016).

même les sorties de secours ; je n'allais pas bien telle que j'étais, on me demandait explicitement de changer forcément quelque chose en moi. Mais depuis peu, par rapport aux autres, je sais qu'il y a un endroit, une raison, des personnes qui me rappellent qu'il vaut la peine de tout affronter, parce qu'en elles il y a simplement cette beauté qui fait que tous sont merveilleux et parfaits tels qu'ils sont et, dans ces moments, moi aussi j'existe, pas comme hier où je n'existais pas. » Chacun a donc son critère ? Chacun doit trouver le lieu où il se sent bien ?

LE CRITÈRE DE JUGEMENT EST OBJECTIF : LE « CŒUR »

Carrón

Si c'était ainsi, si chacun pouvait manipuler le critère pour juger, quand on va acheter des chaussures, il suffirait de profiter des soldes et d'acheter n'importe quelle paire ; ainsi, on économise quelques euros et on est content. Malheureusement, on ne peut pas décider d'adapter son pied à la pointure des chaussures en soldes. Le critère est en nous, mais nous ne pouvons pas le manipuler, parce que ce n'est pas nous qui le décidons. Le critère que nous trouvons en nous est si objectif (et si infaillible, si je l'utilise bien) que nous ne pouvons pas le manipuler. Combien de fois avons-nous pensé : si je participe à cette excursion, si je fais ce voyage, si je vais à cette fête, si je réussis mes examens, je vais vivre une plénitude incroyable !

Je me souviens d'une amie qui habitait à Barcelone ; comme elle peignait, elle rêvait depuis longtemps d'organiser une grande exposition de ses tableaux : « Le jour où je pourrai organiser cette exposition, ce sera une joie sans fin ! » Elle y est enfin arrivée et a connu un très grand succès mais, comme le critère ne pouvait être manipulé, elle s'est retrouvée triste l'après-midi même, parce que tout le succès de son exposition n'avait pas suffi à la rendre heureuse. Le critère est en nous, mais nous ne le décidons pas nous-mêmes. C'est pourquoi la vie est le chemin de la vérification, qu'il nous faut commencer à parcourir si nous voulons que quelque chose reste en nous. Nous pourrions ainsi affronter toujours plus la vie avec cette richesse que nous apprenons de l'expérience, en identifiant ce qui nous rend heureux dans tout ce que nous entreprenons et en le jugeant avec ce critère que nous portons en nous. En effet, si nous ne jugeons pas tout ce que nous vivons (les expériences positives, mais aussi négatives, dont nous apprenons quelque chose, à savoir qu'elles ne suffisent pas à nous rendre heureux), nous finissons par tout affronter avec le néant entre nos mains, parce que nous n'avons pas tiré profit des expériences où nous avons rencontré quelque chose qui nous rend vraiment heureux. C'est très important, parce que le Mystère, qui nous a faits, nous a lancés dans le monde avec un « détecteur », en mettant en nous un critère pour découvrir ce qui correspond à ce que nous désirons pour vivre. De manière synthétique, nous pouvons le nommer « cœur » : exigence de beauté, de bonheur, de justice, de vérité. C'est cette note de Chopin, dans le morceau « La goutte », qui se répète sans cesse, dit don Giussani, « comme une idée fixe ». Écoutons ses paroles.

Pigi

« Lorsqu'un homme perçoit cette note, c'est comme si le reste était relégué en marge, devenant en quelque sorte le cadre d'un tableau : le tableau est entièrement constitué de cette seule note, qui devient presque une idée fixe [...]. Ce jour-là, j'ai compris, sans pouvoir l'exprimer par un discours, j'ai eu l'intuition de ce dont il s'agissait. Je me suis dit : "La vie est ainsi !" [...] Lorsqu'on s'aperçoit de cette note, on ne la perd plus [...] : cela reste une idée fixe [et qu'est-ce que cette idée fixe que nous avons tous, que nous partageons tous, qui refait sans cesse surface, chaque fois plus ?] [...] C'est l'idée fixe qui constitue l'homme : le désir de bonheur [...]. Il faut que nous reconnaissons cette note en nous-mêmes. »⁶

Carrón

Il n'y a pas de note plus puissante et plus durable que celle-ci. Nous pouvons changer d'activité, nous pouvons faire des tentatives diverses, nous pouvons imaginer différentes aventures, mais tout, tout, vraiment tout ce que nous vivons, pensons, rêvons et tentons doit être en fin de compte jugé à partir de cette note, c'est-à-dire à partir du désir de bonheur qui est en nous. C'est le « détecteur » que nous portons en nous.

J'ai toujours été frappé par un passage d'un grand écrivain argentin, Ernesto Sabato, qui dit : « On m'a toujours reproché mon besoin d'absolu, qui apparaît [...] dans mes personnages. Ce besoin [cette note] traverse ma vie comme un fleuve, [...]

⁶ L. Giussani, « La note de la vie », in *Spirto Gentil. Un invito all'ascolto della grande musica guidati da Luigi Giussani* [Une invitation à l'écoute de la grande musique, accompagnés par Luigi Giussani], par S. Chierici et S. Giampaolo, Bur, Milan 2011, p. 242.

comme une nostalgie de quelque chose que je ne pourrais jamais atteindre. Je n'ai jamais pu apaiser ma nostalgie, l'appivoiser en me disant que cette harmonie a existé un moment dans mon enfance ; j'aurais voulu qu'il en fût ainsi, mais non. La nostalgie est pour moi un manque jamais comblé, le lieu que je n'ai jamais réussi à atteindre », et cette nostalgie de l'absolu « est en quelque sorte la toile de fond, invisible, inconnaisable, mais à laquelle nous mesurons toute notre vie ».⁷

La question est donc de commencer à confronter sans cesse toute chose à ce critère, pour tirer parti de tout ce qui répond vraiment ; pas ce que pensent les autres, mais ce que tu expérimentes, parce que si ce n'est pas ton critère, si tu ne fais pas toi-même une expérience, tu dépendras toujours des autres, tu seras l'esclave de ce que pensent les autres. Il ne sera pas nécessaire de te mettre en prison, parce que tu dépendras toujours de ce que disent les uns ou les autres. Au contraire, ce qui remplit le cœur ne dépend pas de l'opinion d'autrui, mais de ce qui rend l'homme heureux, ce qui nous rend heureux, toi et moi. Il n'y a pas de question plus décisive pour la vie que de découvrir ce qui remplit vraiment la vie.

« ATTENDEZ UN CHEMIN, ET NON UN MIRACLE »

Pigi

Je vais te lire un témoignage écrit par l'un de nous : « Je me rends compte que l'intensité avec laquelle j'ai vécu certains moments était uniquement liée à des événements spécifiques et n'était pas constante ; elle ne se répétait pas de manière continue, mais juste en quelques rares occasions. J'ai commencé, et je continue encore aujourd'hui, à vivre un sentiment profond de honte, causé par le fait que je me sens différent de tous ceux qui m'entourent, parce qu'il me semble que les autres vivent cette intensité de manière permanente, alors que je ne la vis que par à-coups : cela provoque une honte en moi, et par conséquent un rejet de l'autre, qui me poussent à ne chercher que ce qui est laid et faux dans chaque personne. » J'ai lu ce témoignage parce qu'utiliser le cœur peut parfois être inconfortable, cela nous montre que nous sommes restés en arrière, que nous devons repartir et nous disons même parfois : « Malheureusement, il y a ce cœur, qui fait que je dois chaque fois repartir ! »

Carrón

Moi, au contraire, j'ai toujours été très content d'avoir le cœur, parce qu'il représentait la possibilité que personne ne me trompe, car j'avais un critère pour juger tout ce qui m'arrivait, aussi bien lorsque j'étais triste et que ce que je vivais ne me satisfaisait pas, que lorsque j'étais content et que je voyais ce qui était satisfaisant pour moi. Je ne me décourageais pas quand je ne trouvais pas ce qui me rendait heureux à ce moment-là, mais j'étais reconnaissant de pouvoir me rendre compte de ce qui ne m'était pas utile. C'est comme lorsqu'on va acheter des chaussures : si nous ne faisons pas attention, la vendeuse peut nous proposer celles qu'elle n'arrive à vendre à personne, en se moquant de nous, mais si nous sommes attentifs, cela ne nous arrive pas : « Madame, vous ne pouvez pas me vendre ces chaussures, parce qu'elles ne me vont pas bien, elles ne correspondent pas à mon pied ; en effet, elles me font mal. » Vous comprenez ? C'est la même chose avec la vie : si l'on est attentif, on a la capacité de juger. Cela m'exaltait toujours, si bien que je ne me décourageais pas : même si parfois je ne tombais pas sur ce qui était bien pour moi, j'étais heureux quand même parce que j'avais un critère pour découvrir quand quelque chose ne correspondait pas à mes exigences.

Souvent, nous nous décourageons parce que nous voulons toujours une solution immédiate à tout ce qui nous arrive et que nous voulons la trouver du premier coup. Un épisode me l'a fait comprendre clairement. Pendant un cours à l'Université Catholique, j'expliquais le chapitre dix du *Sens religieux* (tout le monde s'en souvient, peut-être), où don Giussani nous propose d'imaginer que nous naissons avec la conscience que nous avons maintenant. Je disais : « Si chacun de nous ouvrait les yeux pour la première fois, avec la conscience qu'il a de ce qu'il est maintenant, et qu'il se trouvait face au Mont-Blanc, quelle serait sa toute première réaction face à ce spectacle ? » Don Giussani répondrait : « L'émerveillement » ; chacun resterait sans voix. Je termine ma première heure de cours, et à la pause, un étudiant vient me voir et me dit : « Vous savez, Monsieur, je n'ai pas besoin d'imaginer l'exemple que vous avez fait, car cela m'est arrivé. » « Quoi ? Cela t'est arrivé ? » « Oui, j'ai eu un accident de moto, j'ai passé plusieurs mois dans le coma et lorsque je me suis réveillé, il m'est arrivé ce que vous racontiez en cours, à savoir que j'ai recommencé à voir avec la conscience que j'ai maintenant, à vingt-deux ans. Je voyais tout nouveau, rien n'était acquis, et ma réaction était l'émerveillement : voir

⁷ E. Sabato, *España en los diarios de mi vejez* [L'Espagne dans les journaux de ma vieillesse], Seix Barral, Barcelone 2004, p. 178-179 ; nous traduisons.

les couleurs, voir le visage de ma mère, voir mes amis, tout était nouveau. Mais aujourd'hui, lorsque je vous ai entendu parler, je me suis rendu compte que, depuis quelques jours, cet émerveillement a commencé à s'estomper. » Je ne pourrai jamais oublier ce garçon, parce qu'il m'a fait réaliser que, même pour quelqu'un qui a vécu un miracle (à vingt-deux ans, il avait eu le don de tout voir comme si c'était nouveau, comme s'il avait commencé à vivre à cet instant-là), au bout d'un moment cette capacité à s'émerveiller commence à s'estomper. Nous pensons souvent que tout va de soi. Qui, parmi nous, s'est émerveillé, ce matin, en voyant cette journée merveilleuse ? Qui s'est ému devant le spectacle de la réalité qui s'impose ? Rendons-nous compte que beaucoup d'entre nous vivent comme ce garçon qui, des mois après son accident, a commencé à oublier, à donner pour acquis que les choses sont là, et qui ne s'en émerveille plus. Dans cet épisode, j'ai vu quel drame s'introduit dans la vie, comme nous le voyons souvent en nous, lorsque les chocs que la vie provoque en nous s'atténuent. Nous l'avons vu cet été aussi.

Pigi

Oui, dans l'effondrement du pont de Gênes, nous avons vu que la vie peut s'effondrer en un instant. Nous avons tous été confrontés au fait que la vie est un don.

« Ainsi, à neuf heures dix-huit précises de mardi dernier, jour de la tragédie, le téléphone portable de Manuela sonne. C'est Angela, sur le point de partir, qui lui écrit : "Enfin les vacances, pour moi aussi". Puis, elle lui envoie une image avec une légende en anglais : "Bonjour. La vie est un miracle et chaque souffle est un don." Ce sont ses dernières paroles. Peu après, elle traversera ce pont. »⁸ « "Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, bon Dieu..." Dans l'enregistrement vidéo fait par un homme qui voyait le Pont Morandi s'effondrer sous ses yeux, le ton de voix monte à chaque syllabe, horrifié et incrédule. "Ce n'est pas possible [...], ce doit être un cauchemar." [...] Ainsi, en nous qui regardons, peut surgir une obscure épouvante. En effet, chaque jour nous faisons des projets, nous disposons et parlons comme si nous étions les maîtres assurés de notre vie. Mais, tout à coup, des événements de ce genre, si près de nous et si tragiques, nous contredisent durement. Peut-être que nous ne nous appartenons pas vraiment. Rien ne nous appartient vraiment. [...] L'hécatombe de Gênes [est] [...] comme la pointe aiguë d'une lame plantée dans notre vie tranquille, justement parce que c'est quelque chose de si proche, domestique, et pourtant imprévisible. »⁹

Mais peut-on vivre aussi chaque jour cet émerveillement à l'école, dans la banalité du quotidien, ou faut-il une tragédie comme celle de Gênes pour revenir à l'émerveillement du cœur devant la réalité ?

Carrón

Il arrive souvent ce qui est arrivé au garçon dont j'ai parlé : on peut se réveiller et s'émerveiller devant le réel. Ou on peut vivre un drame (comme celui de Gênes ou la maladie d'une personne chère), à travers lequel la vie nous pousse à prendre position ; on est alors forcé de s'interroger et l'on voudrait un miracle. Pourtant, ce jeune homme avait vu un miracle, et le miracle n'a pas tenu. Nous aussi, nous pouvons nous habituer, nous l'avons vu face aux événements de Gênes : nous avons vu que tout en nous s'est écroulé devant ce pont qui s'était effondré, comme il arrive souvent face au drame de la vie.

C'est à partir de cela que j'ai compris à quel point don Giussani est notre compagnon de route lorsqu'il dit : « Attendez un chemin, et non un miracle qui élude votre responsabilité, qui vous évite un effort, qui rende mécanique votre liberté ».¹⁰ Pour cette raison, je vous ai dit que je suis reconnaissant envers don Giussani, parce qu'il m'a donné l'instrument pour avancer : pas un miracle, mais un chemin. Si le contrecoup de la réalité qui nous remplit d'émerveillement ne devient pas de

⁸ G.M. Fagnani, « Angela che scriveva : la vita è un miracolo. "Su quell'auto non doveva salire" » [Angela qui écrivait : la vie est un miracle. "Elle ne devait pas monter dans cette voiture"], *Corriere della Sera*, 17 août 2018.

⁹ M. Corradi, « La tragedia di Genova e noi, padroni di niente » [La tragédie de Gênes et nous, maîtres de rien], *Avvenire*, 15 août 2018.

¹⁰ L. Giussani, « Rencontre nationale des bacheliers », Rimini, 28-30 septembre 1982, Archives de CL.

plus en plus l'attitude avec laquelle je la regarde tous les jours, s'il ne devient pas la forme normale, habituelle de la vie, même après un miracle ou un moment d'euphorie, je reviens à la routine quotidienne, dans laquelle tout paraît à nouveau gris. Nous ne devons pas nous scandaliser du fait que tout n'est pas automatique, ni attendre un miracle qui nous évite les difficultés ; si, quand cela arrive, cela ne nous envahit pas en profondeur, même un miracle ne nous éduque pas à regarder toute chose en nous émerveillant. Je suis donc content de pouvoir parcourir un chemin (même en boitant, même en me trompant), le long duquel j'apprends petit à petit à me confronter à la réalité avec cet émerveillement. Qui n'aimerait pas apprendre à regarder de plus en plus celui ou celle qu'il aime comme au premier jour, avec l'émerveillement du premier jour ? Ou bien ses amis avec l'émerveillement du premier jour ? Ou encore aller à l'école comme au premier jour ? Mais nous ne pouvons pas nous défausser de cette responsabilité sur quelque chose de miraculeux, car après un certain temps nous retombons, comme c'est arrivé au jeune homme sorti du coma.

Nous sommes ensemble pour nous soutenir sur ce chemin, afin que chaque jour soit plus intense, que se lever le matin soit plus fascinant, et que chaque fois que nous voyons une personne aimée nous ressentions une secousse plus forte ; et chaque fois que nous nous rendons compte que nous existons, nous reconnaissons, à travers le fait que nous existons, que nous sommes aimés. Cela nous libère de la nécessité de mendier des miettes des autres. On se sent aimé par le fait qu'on existe, parce qu'un Autre nous fait et nous dit : « Tu es précieux à mes yeux ! Te rends-tu compte que je te donne la vie en cet instant ? Te rends-tu compte que, par le fait que je te la donne maintenant, je t'aime en ce moment ? Nul ne t'aime autant que moi qui te fais et nul n'est aussi précieux que toi. » Quelle joie ce serait de commencer toute nouvelle journée, si le chemin parcouru ensemble laissait entrer ce regard sur nous, si tous les matins nous éprouvions ce sursaut en nous découvrant aimés, si nous allions à l'école, si nous rendions visite aux amis, si nous affrontions les engagements de la vie en ayant dans le regard cette Présence qui nous aime.

Plutôt qu'attendre un miracle, c'est sur ce chemin que nous devons nous engager afin qu'il nous appartienne toujours plus. Qui n'aimerait pas se l'approprier toujours plus ?

« TU ES PRÉCIEUX A MES YEUX »

Pigi

Je voudrais conclure en lisant une lettre écrite par une amie, parce qu'elle parle de ce nouveau regard sur nous qui commence à pénétrer ceux qui parcourent ce chemin. « Je connais bien la solitude, la douce comme celle qui use, tout comme je connais la honte, parce qu'elles sont liées. La honte et presque le regret d'être née avec un caractère tellement rebelle et inquiet qu'il étouffe dans les limites imposées par des personnes qui ne font usage que d'angélisme et de suffisance quand il faut émettre un jugement. Je me tiens à distance de ceux qui paraissent être toujours heureux et satisfaits, sans jamais une récrimination. Dans CL-Lycée, j'ai été accueillie sans qu'on sache qui j'étais et, au bout de plus de deux ans, j'ai encore un mal terrible à me laisser regarder, par exemple lorsque mes amis me demandent comment je vais. Après les vacances de la communauté, Rome [la rencontre des jeunes avec le Pape en août 2018, *ndt*] et toutes les expériences faites ensemble, je cherche encore à les faire renoncer, à les convaincre que cela ne les intéresse pas vraiment, en répondant de manière froide ou par une boutade au hasard ; peut-être pour les provoquer, pour voir si l'affection qu'ils ont pour moi dépasse mon sale caractère. Eh bien, elle le dépasse, et comment ! Mes amis de CL-Lycée, mes personnes dans le monde, ne savent peut-être pas tout ce que je ressens en moi ; peut-être que cela n'émergera jamais tout à fait (je prie Dieu que ce ne soit pas le cas), mais voici ce que j'aime à la folie : ils m'aiment sans me connaître, sans vouloir à tout prix enquêter sur moi et me disséquer, ils m'aiment parce que j'existe. À mon avis, c'est la preuve d'amour la plus grande : aimer l'autre, même s'il ne veut pas se laisser connaître. Je vois leurs yeux sur moi, les yeux de mes amis les plus chers : ce sont des yeux pleins de tendresse pour cette pauvre fille qu'ils ont sous les yeux ; ils n'exigent rien de moi à part que je sois loyale envers ce que je suis. Je sais que ce sont les yeux de Dieu et je pleure quand je pense à la grâce qu'il m'a accordée en me les faisant rencontrer. » Actuellement, beaucoup d'entre nous, mais aussi beaucoup de nos camarades, éprouvent cette honte de soi ; beaucoup restent enfermés chez eux pendant des mois, d'autres se font du mal parce qu'ils ne s'acceptent pas, parce qu'ils ne se supportent pas, tant qu'ils ne rencontrent pas un regard positif sur eux parce qu'ils existent et pas pour quelque chose qu'ils font, comme cette amie nous l'a raconté.

Je voulais te demander si tu fais aussi cette expérience.

Bien sûr ! Qui n'a jamais vécu l'expérience de ne pas se supporter ou de ne pas s'aimer ? Mais que signifie le fait d'éprouver ce sentiment ? Qu'implique le fait que j'ai ce sentiment de moi ? Cela veut dire que j'existe. Les pierres existent et ne s'en rendent pas compte, nous si. En tant qu'hommes, nous pouvons sentir notre inadéquation, notre tristesse, notre ennui, nous pouvons ne pas nous supporter, nous pouvons éprouver de la honte. On éprouve de la honte ou l'on ne se supporte pas parce qu'on existe. Les morts n'éprouvent pas de honte. Ainsi, le fait que je ne me supporte pas démontre que j'existe. Mes amis, c'est paradoxalement la chose la plus évidente, parce que si j'existe, comme je l'ai dit tout à l'heure, c'est parce que, même si je me suis trompé, même si j'ai honte de moi, même si je ne me supporte pas, même si tout ce que vous voulez, il y a Quelqu'un qui me dit toujours : « Tu es précieux à mes yeux, c'est pourquoi je te donne la vie. Je continue à te donner la vie pour que tu puisses accueillir ce regard sur toi et que tu commences à vivre. » La jeune fille de la lettre désire être aimée non pas parce qu'elle est à la hauteur, non pas parce qu'elle arrive à tout bien faire ou que tout se passe bien pour elle, mais parce qu'elle existe.

Ainsi, lorsque nous nous trouvons dans cette situation de découragement, si nous ne nous arrêtons pas au sentiment que nous avons de nous-mêmes, mais que nous regardons au fond de notre être, si nous parcourons le chemin dont nous venons de parler, nous découvrons alors que nous existons et que cela implique qu'un Autre nous fait en ce moment. Moi aussi je suis reconnaissant d'avoir pu parcourir ce chemin : un jour, j'étais dans ma chambre ; à cette époque, il n'y avait pas de portables, il n'y avait pas Internet, on ne pouvait pas s'évader si facilement, comme cela arrive peut-être à beaucoup d'entre vous. Alors, devant mon découragement, comme je ne désirais pas fuir, je me suis arrêté et j'ai considéré le fait que j'existe ; ce n'était pas quelque chose que je pouvais donner pour acquis, parce que j'aurais pu ne pas exister. Mon mal-être me faisait prendre conscience que j'existais, avec une certaine impatience dans mon cœur et avec un désir de plénitude que ce malaise révélait. Je me suis aperçu que, par le fait même d'exister, un Autre m'aimait. Un Autre, Dieu, me fait en cet instant parce qu'il veut partager l'existence avec moi, pour me donner la plénitude dont il vit dans le Mystère de la Trinité. J'ai donc commencé à vivre mes moments de découragement comme occasion d'un dialogue avec le Mystère, avec cette Présence si chère qui me dit, par le fait que j'existe : « Tu es précieux à mes yeux ».

J'ai été surpris par l'expérience que raconte Ety Hillesum, une jeune juive morte pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle était juive et était inquiète pour son peuple mais, face à tout le mal qu'il y avait, elle ne pouvait pas éviter de voir le ciel ou le jasmin qui lui montraient la force de la réalité, la présence de Quelqu'un qui fait les choses, si bien qu'elle écrivait : « Ma vie est devenue une conversation ininterrompue avec toi, mon Dieu, une grande conversation. »¹¹ La réalité crie que Dieu existe, qu'il y a Quelqu'un qui vient à nous et nous accompagne sans cesse. Nous pouvons laisser la porte ouverte pour Le reconnaître et la vie se remplit alors de lumière, même dans une situation comme celle de la deuxième guerre mondiale ; ou bien nous pouvons décider d'étouffer dans notre néant, dans nos lamentations ou dans notre distraction.

C'est la promesse que Jésus a introduite dans la vie. Il est venu pour nous aider à regarder ainsi le réel, pour nous éduquer à regarder ainsi le réel, car toute la vie crie sa présence. Nous sommes ensemble, en tant que compagnie d'amis, uniquement pour regarder ainsi le réel et les amis, pas pour ce qu'ils arrivent à faire, pas pour le plaisir qu'ils nous procurent ou pour leurs mentions « j'aime », dont nous dépendons, mais parce que nous sommes aimés pour le fait même que nous existons.

Pour cette raison, nous pouvons conclure en rappelant la promesse que Jésus nous fait : « Celui qui me suit [celui qui me suit pour parcourir avec moi ce chemin] aura le centuple ici-bas »¹², c'est-à-dire qu'il pourra profiter cent fois plus de la vie. Le centuple ici-bas veut dire pouvoir cent fois plus profiter des amis, cent fois plus de son copain, aller cent fois plus à l'école, vivre cent fois plus les sorties, expérimenter même cent fois plus notre solitude, parce qu'elle représente la possibilité de Le rencontrer encore une fois et pouvoir ainsi profiter de plus en plus de tout. C'est l'aventure que Jésus a introduite dans la vie pour ceux qui veulent faire preuve de loyauté envers leur cœur. Il ne vaut pas la peine d'être amis pour moins que cela. Cherchez à voir combien d'amis vous avez qui vous encouragent à vivre cette aventure ; ce sont vos vrais amis. Nous ne voulons pas être amis pour moins que cela. Bonne aventure !

¹¹ E. Hillesum, *Lettere*, Adelphi, Milan 2013, p. 129.

¹² Cf. Mt 19, 29.

LA TÉNACITÉ D'UN CHEMIN

Pigi

Merci. Cette aventure que Jésus a introduite dans la vie pénètre aussi dans la vie de chacun de nous qui sommes ici aujourd'hui. C'est une aventure, ce n'est pas qu'une rencontre, c'est une vie qui continue à l'école et qui trouve son expression lors de moments comme celui-ci, ainsi que dans le fait de se retrouver ensemble toutes les semaines pour faire l'école de communauté, le « raggio » [la rencontre hebdomadaire d'école de communauté de CL-Lycée, *ndt*] Nous voulions te demander d'intervenir brièvement sur cette rencontre qui est parfois perçue avec une certaine lourdeur. Des jeunes m'ont dit : « CL-Lycée est très beau, j'accepte donc même le tribut à payer qui est d'aller à la rencontre hebdomadaire ». Pourtant, c'est le moment le plus beau, comme aujourd'hui, dans lequel nous lancer encore une fois le défi de l'aventure. Peux-tu nous aider à le comprendre ?

Carrón

Comme le dit don Giussani, la « ténacité d'un chemin » est importante. Il nous arrive souvent la même chose que dans cet enregistrement vidéo que nous avons vu, où les images changent à chaque instant, mais où rien ne reste, sauf une amertume dans la bouche. Je comprends que cela peut parfois paraître compliqué. Savez-vous quel est le problème du christianisme ? Il faut des hommes et des femmes, dit don Giussani, il faut des personnes qui s'aiment tant qu'elles ne se contentent pas de moins que ce pour quoi elles ont été faites. L'école de communauté est le chemin que nous proposons précisément pour être à la hauteur des exigences de notre cœur. Don Giussani dit que le travail de l'école de communauté est la manière pour nous tenir compagnie sur ce chemin. Il faut avant tout la lire pour comprendre les mots, elle doit se faire à partir d'une confrontation avec le texte, sans suivre le fil de ses propres préoccupations, pour vérifier si ce que nous lisons éclaire notre existence et nous rend de plus en plus conscients de ce pour quoi il vaut la peine de vivre. Je vous encourage pour cette raison à la prendre au sérieux, car seul celui qui s'engage dans un travail régulier pourra en voir les fruits. Nous le remarquons dans toutes nos activités, par exemple dans le sport : pour rester en forme, il faut s'entraîner régulièrement. Vous ne pouvez pas penser que cet entraînement n'est pas nécessaire dans la vie. Si vous voulez donc rester en forme pour affronter la vie, il faut ce chemin. Je n'oublierai jamais le jour où don Giussani m'a dit : « Écoute, Julián, la vraie différence se fait entre ceux qui ont parcouru un chemin, qui ont effectué un travail régulier, et ceux qui ne l'ont pas fait. » Nous savons tous que c'est vrai pour ce qui concerne le sport : une chose est de penser rester en forme en s'entraînant une journée puis en laissant tomber l'entraînement pendant deux semaines, une autre chose est de s'entraîner régulièrement, même brièvement à chaque fois. Dans la vie, c'est la même méthode qui est valable : un moment vécu avec régularité produit plus que de dépendre de l'humeur d'un instant. Seul celui qui s'engage dans l'école de communauté, la seule initiative régulière que nous proposons avec la caritative, peut tirer profit de ce chemin.